

Éperdus



Anonyme, gouache, grenier de la maison jaune, 2011.

À l'issue de la traduction du récit que Lara a gribouillé sur deux feuilles, je me dis que sa vie ne tient plus qu'à un fil, et ce fil c'est l'espoir que son enfant vit encore quelque part sur cette terre et que peut-être, un jour, ils pourront se retrouver... Je lui dis qu'on peut entreprendre une recherche à la Croix-Rouge internationale, mais que, d'après notre expérience, les chances sont minimes. Elle répond que cela ne fait rien, s'il n'y a qu'une chance sur cent mille, il faut la tenter.

Quelques mois plus tard, je rencontre Lara dans les escaliers de Casas. Nous n'avons pas rendez-vous ensemble, elle veut juste me montrer sa convocation à l'Ofpra. Puis elle me demande si la Croix-Rouge n'a rien trouvé. Non, rien.

Aujourd'hui, vendredi 27 février 2004, je m'occupe de la demande d'asile d'une de ses compatriotes, Liudmila. Nous en sommes à la relecture finale de son récit dans sa langue maternelle. Moment éprouvant où défile le cours de sa vie, inexorablement détruite. Ma collègue Gypsy nous interrompt un instant pour demander de quel dossier elle doit s'occuper avec l'interprète russophone Ivetta. Je regarde sur notre planning et lui dis le nom : c'est le même nom de famille que celui de Lara. Je le signale à Ivetta, je me souviens du nom de la ville où elle résidait, je lui demande de veiller à vérifier si ce n'est pas la même famille, et puis non, je me souviens que Lara était orpheline, que les parents de son mari sont décédés déjà, et bien sûr que son mari a été assassiné, et que... on m'appelle ailleurs...

Quelques minutes plus tard, Ivetta m'appelle : « *Viens vite, c'est lui, je crois que c'est lui !* » Je me précipite, je vois le dossier administratif en train d'être rempli, ils en sont à la case : votre père, date de nais-

sance, et je vois un point d'interrogation. Je me dis, oui, il avait treize ans quand il a été séparé de ses parents, il ne connaît sans doute pas leur date de naissance. Je lui demande : « À l'âge de treize ans, étiez-vous dans un hôpital militaire en Tchétchénie avec votre père médecin et votre mère infirmière ? » Il dit oui. « Savez vous où se trouve votre mère ? – Non, ni mon père, mais que se passe-t-il ? »

« Votre mère est là, à Strasbourg. » Le grand gaillard porte la main à son cœur, ses mains tremblent, les nôtres aussi. On cherche le dossier de la maman, les papiers volent, se mélangent, sur une mauvaise photocopie d'un document, il y a sa photo, il dit : « Oui c'est elle, elle a toujours été si belle. »

J'appelle le foyer où elle réside en attendant la réponse de sa demande d'asile. « C'est important, regardez s'il vous plaît si vous pouvez l'appeler au téléphone. » Le temps passe, une éternité, ce foyer c'est une immensité. Enfin on m'annonce qu'ils l'ont trouvée dans sa chambre, elle arrive. « Allô, Lara, éta Casas. » Ivetta la prépare un peu puis donne le combiné au fils.

« Mama ! » c'est le même mot en russe, tout le monde autour a le cœur qui se déchire.

Ils ont à peine échangé quelques mots. Elle fonce, elle arrive. Pas question bien sûr de poursuivre le travail du dossier du fils. Il l'attend, la tête dans ses mains. Un moment, veillant à ce que personne ne le voie, il caresse discrètement avec son doigt la photo de sa maman sur la photocopie de son attestation de détention dans un camp de filtration* durant deux ans.

Il ne sait rien d'elle, il ne sait rien de l'enfer qu'elle a traversé depuis leur séparation. Sa capture par les combattants tchéchènes, cinq ans d'esclavage dans une maison de montagne, la chaîne au cou dans une cave, les coups, les viols, la faim, le froid, la pitié des femmes qui parfois demandent qu'on la laisse tranquille et de pouvoir la promener

un peu dehors, sa libération par les soldats russes : « ... je suis passée d'un enfer à un autre », deux ans de détention dans un camp de filtration sans voir la lumière du jour, le morceau de pain qui doit durer toute la journée, l'impossibilité de dormir à cause des cris des autres suppliciés, les gardiens cagoulés, « ... si tu oublies un instant l'interdiction de croiser leur regard, les coups de matraques sous la plante des pieds jusqu'à l'évanouissement », et puis les interrogatoires, « ... pour savoir quoi ? Que je ne suis qu'une infirmière qui n'a jamais fait de mal à personne... »

Puis, une nuit, sa libération. Seule au monde, elle marche jusqu'à l'aube pour lutter contre le froid, dans une ville totalement détruite, Grosny. Puis sa longue errance sur les routes, car « ... aucune voiture ne s'arrêtait, vous comprenez, je n'avais plus de dents... », pour tenter de rejoindre la ville d'une amie lointaine, connue à l'orphelinat. L'accueil chaleureux de l'amie, l'espoir de pouvoir entreprendre des recherches pour retrouver son fils. Mais la terreur à nouveau, les menaces à chaque fois qu'elle doit présenter le seul document prouvant qui elle est : une détenue pour cause de suspicion de collaboration avec des terroristes tchéchènes.

Les allées et venues au port pour trouver des passeurs afin de fuir le pays. L'annonce de sommes en dollars impossibles à réunir pour l'amie qui est ouvrière dans une usine de lait. Les deux chauffeurs du camion qui, après avoir entendu un peu son histoire, sont d'accord pour l'embarquer, pour rien, jusqu'en Europe. L'amie qui dit : « Je peux vous donner mes boucles d'oreilles. – Non, c'est pas la peine. »

Son arrivée à Strasbourg en été 2003. Des semaines entières à devoir dormir à la rue. À Strasbourg non plus, la faim et la peur ne veulent pas prendre fin. C'est à ce moment-là que nous l'avons connue à Casas et qu'elle nous a raconté cela, tout cela que son fils, à côté de moi, ne sait pas.

Elle n'arrive toujours pas. Ce foyer c'est au bout du monde. Le fils

nous demande s'il peut fumer, puis : « *Et papa ?* » J'entends Ivetta : « *Ya nié snayou* », je sais qu'elle vient de lui dire qu'elle ne sait pas. Je sens qu'il comprend que nous savons, mais quoi ? Que cette nuit-là les combattants tchéchènes ont amené leurs blessés à son père pour qu'il les sauve. Que certains avaient perdu bien trop de sang et sont morts sur la table d'opération. Que son assistant et lui ont dû poser leurs mains sur la table, les rafales de tirs, d'abord dans leurs mains, puis... Lara ne sait plus parce qu'elle a perdu conscience. L'enfant, dormant dans le wagon qui leur tenait lieu de maison à l'hôpital militaire, que lui est-il arrivé ? Enfin, il pourra répondre à cette question qui mine sa mère depuis huit ans.

Elle arrive, elle est tellement perdue, éperdue, qu'elle se précipite au bout de la salle, passant à côté de son fils assis à l'entrée. C'est lui qui l'appelle : « *Maman, je suis là. – Mon enfant !* » Ils se découvrent au travers de leurs larmes. « *Oh, maman, comme tu as vieilli. – Toi, comme tu as grandi !* »

Je suis toujours face à Liudmila en train de terminer la relecture de son récit qui se conclut par ces mots : « *Protégez-moi en tant que dernière survivante de ma famille.* » Un fils assassiné, un mari disparu derrière les geôles du FSB*, le dernier fils disparu... À la table d'à côté, Lara et son fils sanglotent dans les bras l'un de l'autre. Je ne peux pas ne rien lui dire. Alors je lui dis que la mère et son enfant viennent enfin de se retrouver. Liudmila s'effondre. Ses larmes sur son écrit. Je lui dis qu'il faut garder espoir, qu'eux ont mis huit ans pour finalement arriver à se retrouver.

Précisément, 7 ans, 6 mois et 22 jours.

*
* *

C'est le printemps

Je suis étranger, je viens de Russie, je viens du Togo, je viens d'Iran, je viens d'Azerbaïdjan, je viens du Congo, je viens de Géorgie, je viens de Bosnie...

Je suis d'origine tchéchène, lari, tatare, tutsi, coréenne, abkhaze, kurde, arménienne, ossète, et souvent mixte, ce qui est encore plus compliqué...

Je suis de religion chrétienne, musulmane, yézide, hindoue, assyrienne, haskalie, et cela même si je ne suis pas particulièrement croyant.

Je suis parmi vous et je comprends bien que vous ne pouvez pas vraiment connaître mon histoire, qui est faite de trop d'histoires tissant le monde.

Alors je simplifie en faisant appel à votre mémoire.

Ma petite histoire est celle de toutes les grandes et petites gens, celle de tous ces peuples sacrifiés à la grande histoire du monde.

Je suis le résistant torturé dans les caves de la Gestapo, je suis le juif déporté avec des milliers d'autres vers les camps de la mort.

Je suis un rescapé qui essaie de vous raconter...

Mais peut-être, bienheureux de vivre en paix depuis plus de soixante ans, avez-vous perdu la mémoire transmise par vos parents et vos grands-parents...